

Le plan Schlieffen

Autor(en): **Léderrey, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **103 (1958)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

- Colonel LACHEROY, chef du Service d'action psychologique et d'information de la Défense nationale¹. Conférence aux officiers de réserve de la I^{re} Région militaire, le 2 juillet 1957 : *Guerre révolutionnaire et Arme psychologique*.
- *Contre-révolution, stratégie et tactique*, par ***. Editeur Jean Haust, Liège.
- Fritz STERNBERG : *Die militärische und die industrielle Revolution*. — Verlag Franz Vahlen, Berlin und Frankfurt a.M., 1957.
- Felix STEINER, General, Oberbefehlshaber der Armeegruppe Steiner : *Von Clausewitz bis Bulganin*. — Deutscher Heimat-Verlag, Bielefeld, 1956.
- Mao TSE-TUNG : *Ausgewählte Schriften*. — Dietz Verlag, Berlin, 1957.
- SUN TSE : *Règles de l'art militaire*. — Berger-Levrault, Paris.
- Major John H. CUSHMAN : *Harness the Revolution*. « Military Review », January 1955.
- Lieutenant J. J. SERVAN-SCHREIBER² : *Lieutenant en Algérie*. — René Juillard, Paris.
- Pierre ROLLAND : *Contre-guérilla*. — Edition Louvois, Paris.

Le plan Schlieffen

En conclusion d'un excellent résumé du plan Schlieffen, paru en mai dans la *R.M.S.*, le D^r Steiner invite ses lecteurs à prendre connaissance d'un ouvrage sur la matière dû à la plume du professeur Gerhard Ritter³. Suivant ce conseil, nous avons constaté que l'éminent professeur examine les nombreux écrits du comte v. Schlieffen — chef de l'E.M.G. allemand de 1891 à 1906 — non pas en militaire, mais en

¹ Mêlé depuis aux événements d'Algérie de mai dernier.

² Directeur du journal « L'Express » de Paris.

³ *The Schlieffen Plan*. Volume relié de 195 pages dont six croquis, paru chez Oswald Wolf limited, London 1958. C'est une traduction de l'original allemand publié, en 1956, par R. Oldenburg, Munich, et dont l'étude serait indispensable à celle de *Staatskunst und Kriegshandwerk* du même auteur.

historien adonné à l'étude des problèmes politiques. De là, l'intérêt de son ouvrage et la raison de notre article.

Dans une remarquable préface, le célèbre critique britannique, le capitaine B. H. Liddell Hart, présente l'auteur et souligne ses critiques. Il nous apprend que le professeur Ritter s'est livré à un vrai travail de bénédictin, d'abord à Washington puis en Allemagne, en compulsant les nombreux brouillons et mémorandums de Schlieffen, dont il a contrôlé la teneur en s'appuyant sur des auteurs compétents. Il s'est efforcé, écrit-il :

- d'analyser le caractère historique des plans stratégiques de Schlieffen, comparés à ceux de ses prédécesseurs et de son successeur ;
- de donner une image de Schlieffen, tant de l'homme que du chef de l'E.M.G. ;
- d'apprécier la signification politique de ses plans, leur valeur et leurs conséquences.

Dès son entrée en fonction, le général v. Schlieffen est absorbé par le *problème d'une guerre sur deux fronts*, objet de la préoccupation de ses prédécesseurs.

Moltke senior, face à une armée française réorganisée et renforcée, avait abandonné son plan couronné de succès en 1870. Il préconisait : de prévenir les Russes par un vigoureux coup porté à leurs forces avancées, d'observer pendant ce temps une attitude défensive face à la France, quitte à se retourner contre elle sitôt la menace russe écartée. Plutôt que de rechercher une victoire totale, il espérait paralyser ses adversaires et obtenir de la sorte une paix favorable.

Waldersee optait pour une guerre préventive contre la Russie : il se heurta au veto de Bismarck.

Pour *Schlieffen*, l'adversaire le plus redoutable, qu'il s'agit par conséquent de mettre en premier lieu hors de cause, est *la France*. Sans doute, des forteresses redoutables en barrent l'accès, mais ne pourraient-elles pas être tournées en empruntant le territoire suisse — terrain qui retarderait trop les opérations — ou, de préférence, belge ? Qu'importe la neutra-

lité d'un petit pays, on trouvera bien une justification pour la violer.

En 1897, la décision de Schlieffen est prise. Rien ne sert de paralyser les adversaires, il faut les anéantir. Comment ?

Attaquer d'emblée *la Russie*, même avec le concours des forces austro-hongroises, n'aboutirait qu'à un succès partiel. Son exploitation, avec la menace des Français à dos, serait trop risquée.

Pour écraser *la France*, Schlieffen a d'abord songé à l'attaquer frontalement, puis espéré qu'en laissant prendre l'offensive aux forces de l'adversaire, il pourrait les attirer dans un piège. Même en cas de réussite, cette ruse, il s'en rend compte, n'amènerait pas la décision, aussi revient-il à l'idée de traverser le Luxembourg et la pointe S. de la Belgique pour tomber sur la gauche française vers Sedan. Ultérieurement, c'est par le centre de ce pays que la forte aile droite allemande passera pour se diriger sur Lille. Mais alors se présente la coupure de la Meuse barrée par les forteresses de Liège et de Namur, qu'il faudra tourner... par la Hollande. Cette extension de la base de départ ne lui suffit pas. Il allonge encore la distance à parcourir par l'aile marchante en lui faisant contourner Paris par l'ouest. Ne restera, dans la partie S. du front, comme pivot de la manœuvre et couverture de l'Allemagne contre une agression française, que le 1/8^e des forces.

Ce plan hardi aurait pu être conçu et réalisé par Napoléon. A l'époque de Schlieffen, sa réussite n'était plus possible¹ en raison de l'apparition des *chemins de fer*, dont l'usage allait favoriser le défenseur, alors que l'assaillant serait plus facilement handicapé par les destructions menaçant son réseau.

A la question des transports est étroitement liée celle des *effectifs*. Le succès de l'entreprise ne dépendait pas seulement de l'exploitation rapide de la chute de Liège. Il fallait encore que, tout au long de son parcours, l'aile marchante dispose

¹ Elle le sera à l'avenir, remarque Liddell Hart, grâce à l'intervention de l'aviation et des véhicules motorisés tous terrains.

d'une supériorité numérique. Or, le nombre des C.A. allemands de l'active ne dépassait guère celui des Français. Pour remédier à cet inconvénient, Schlieffen fut amené à le doubler par la création de C.A. de réserve (c'est-à-dire composés de réservistes). Même de la sorte, ses effectifs restaient encore inférieurs à ceux des adversaires français, belges et britanniques. Qu'il s'en soit rendu compte et qu'il ait douté de pouvoir s'assurer de la supériorité numérique, cela ressort de ses papiers. Son devoir eût été, dès lors, d'aviser l'empereur et le chancelier, afin de les mettre en mesure d'orienter leur politique. Schlieffen n'y a pas songé. Il admit, semble-t-il, qu'à tirer le meilleur parti des moyens dont il disposait, sa responsabilité s'arrêtait là. Et pour assurer le succès de l'offensive risquée, il suggère à son successeur de violer la neutralité de la Hollande et d'accélérer la traversée de la Belgique en terrorisant la population des villes par des bombardements.

Un fait surprend : le mémorandum de 1912, rédigé une semaine avant sa mort, à l'âge de 80 ans, ne tient aucun compte de *la Russie* qui, pourtant, remise de sa défaite par les Japonais, a réorganisé son armée. Il ne craint pas de dégarnir le front de l'E. au profit de celui de l'W. Une seule idée l'obsède, au point que, sur son lit de mort, ses dernières paroles seront : « Renforcez l'aile droite. »

Moltke junior, son successeur, projette aussi de déborder l'armée française, mais il renonce à violer la neutralité de la Hollande et décide de surprendre les Belges par un coup de main porté sur *Liège*. Exécuté en 1914 par Ludendorff — chef de la section des opérations de 1908 à 1913, qui avait participé à la mise au point de cette entreprise — la refonte du plan d'opérations de l'armée française ne fut pas étrangère à sa réussite.

Jusqu'en 1912, ce plan prévoyait une attitude provisoirement défensive. Or, cette année-là, le général Michel dut quitter son poste de chef d'E.M.G., sous la pression de partisans d'une offensive préventive... souhaitée par les Allemands. Le fait est que, déclenchée contre la gauche de ceux-ci, elle ne

pénétra pas assez profondément pour empêcher la droite de forcer l'allure.

Dès lors, les *chemins de fer* allaient jouer un rôle déterminant, plus utile aux Français qu'aux Allemands, les premiers ayant la possibilité d'envoyer des renforts sur la corde de l'arc tracé par les seconds, dont le ravitaillement, freiné par des destructions, devenait de plus en plus difficile. Peu à peu affaiblie et disloquée, l'aile marchante, contre-attaquée de flanc, se vit contrainte de rétrograder, et ce fut la « course à la mer ».

Cet échec, on le fit endosser à Moltke, blâmé pour avoir, en contournant Paris par l'E. et non par l'W., saboté le plan de Schlieffen. Or, des papiers de celui-ci, il ressort que, prévoyant l'insuffisance des effectifs, il avait aussi envisagé la solution adoptée par son successeur.

Un autre reproche adressé à Moltke ne semble pas mieux fondé. En répartissant les C.A. de nouvelle formation, il aurait favorisé la gauche au détriment de la droite. Sur ce point aussi, il n'est pas en contradiction avec Schlieffen. En revanche, on s'étonne que Ritter ne mentionne pas les deux C.A., enlevés à l'aile marchante au cours des opérations et dirigés par Moltke sur le front russe. L'auteur remarque, il est vrai, que l'avance allemande fut paralysée moins par la pénurie des effectifs que par l'insuffisance du ravitaillement : inutile en effet de multiplier les forces si l'on n'a pas la possibilité de les ravitailler en vivres et en munitions.

A la lumière des documents rassemblés par le professeur Ritter, Schlieffen n'apparaît pas comme un esprit supérieur et l'on doute qu'en appliquant son propre plan, il l'eût réussi. S'il a compris la valeur des mouvements tournants, poussés jusque sur les arrières de l'adversaire, il n'a rien innové. Elle avait été clairement exposée dans l'*Art de la guerre*, ouvrage écrit 500 ans av. J.-C. par Sun Tzu.

Dans les jeux de guerre, la stratégie pratiquée par Schlieffen forçait l'admiration de ses élèves, mais il n'eut jamais l'occasion de l'appliquer. En a-t-il compris toutes les finesses ?

A-t-il réalisé que le succès stratégique dépend des possibilités *tactiques* ? Liddell Hart en doute. Selon lui, Schlieffen n'a tenu aucun compte de l'accroissement formidable de la puissance de feu de l'adversaire. S'il admit que, pour écraser les fortifications, l'intervention d'une forte artillerie lourde était nécessaire, le testament militaire, remis en 1906 à Moltke, ne fait mention ni du fameux canon de 75 mm, ni des mitrailleuses, ni des barbelés dont l'emploi conjugué ralentit, puis bloqua les armées allemandes. Entraînées dans la « course à la mer » qui suivit, elles tentèrent vainement de déborder l'adversaire qui, grâce aux chemins de fer, put exercer sur elles une menace identique.

Les entraves qu'opposeraient les destructions des voies ferrées à l'action stratégique n'avaient cependant pas échappé à Schlieffen. Dans l'un de ses brouillons, il y consacre un long passage. Fait symptomatique — qui révèle la tendance à présenter son plan sous le meilleur jour et à en dissimuler les imperfections — son mémorandum de 1906 n'y fait aucune allusion.

De l'étude approfondie du professeur Ritter, il ressort finalement que Schlieffen n'a pas compris Bismarck, pour lequel l'emploi des forces armées était un moyen de la politique. Il aurait ignoré que la *grande stratégie* devait tenir compte non seulement de facteurs militaires, mais encore de facteurs politiques, économiques et sociaux.

Le portrait peu flatteur que, fondé sur le plan Schlieffen, a tracé de son auteur le professeur Ritter, a soulevé de nombreuses critiques. Il faut le dire et ajouter que *Cannae* — ouvrage dont nous ne saurions trop recommander l'étude — a classé le général comte v. Schlieffen parmi les maîtres de la stratégie.

Colonel E. LÉDERREY
